

**AMORCES**

**Mathieu Potte-Bonneville**

**AMORCES**

LES PRAIRIES ORDINAIRES  
**COLLECTION « ESSAIS »**

© 2006, Les Prairies ordinaires  
206, boulevard Voltaire 75011 Paris  
Diffusion : Les Belles Lettres  
ISBN 10 : 2-35096-040-4  
ISBN 13 : 978-2-35096-040-1  
Réalisation : Les Prairies ordinaires  
Conception graphique : Maëlle Dault  
Impression : Normandie Roto Impression

*La scène se passe sur la lune. Les Dupont-Dupond, main dans la main dans leurs scaphandres orange, s'enivrent de leur légèreté, sautillent entre les cratères, se perdent, tournent en rond. Retrouvant leurs empreintes, ils s'extasient : il y aurait de la vie sur notre satellite ? Haddock objecte, par radio :*

*- Bougres de cornichons, ce sont vos propres traces.  
- Nos traces ? Impossible. Il y a deux traces et nous sommes seuls.*

# **Introduction**

C'était en 1999. La revue *Vacarme*, qui existait alors depuis deux ans (elle existe toujours, et cela m'émerveille), eut l'étrange idée de me confier la rédaction de l'éditorial, page des fortes paroles où d'habitude s'affirment des options, des positions, une ligne. De tout cela, j'étais alors bien incapable : c'était une période de grande difficulté, période où s'efforcer d'être triste me paraissait, provisoirement, la seule manière de n'être pas tout à fait malheureux ; je veux dire, triste d'une tristesse qui ne soit plus seulement mienne, d'où je puisse ménager une trouée vers le monde, lequel non plus n'allait pas bien. Il me semblait aussi, il me semble toujours, que la pensée et les mouvements de gauche manquent moins aujourd'hui d'horizons que d'un pas de côté, moins d'alternatives que d'un peu de jeu, ou un peu d'air. Moins d'icônes ou d'effigies que de silhouettes à demi-griffonnées dans l'énigme desquelles lover nos propres énigmes, examiner au ras de nous-mêmes, un peu en-dessous des principes, où nous en sommes, vers quoi nous penchons, ce qui en nous refuse de céder. D'où l'idée, la résolution presque, de *parler d'autre chose* : geste politiquement inconséquent, sauf à se rappeler qu'« autre chose »

est, aussi bien, ce qu'affirme et désire la seule politique valant d'être soutenue, défendue ou rêvée. En fait d'altérité, je ne fus pas déçu : dans cette page laissée battante, se présentèrent d'abord une troupe de poneys antarctiques (ils ouvrent aussi ce recueil), bientôt suivis de tout un disparate d'objets et de personnages que rédacteurs et lecteurs de la revue endurèrent, avec patience, au fil de mes chroniques. Ainsi réunies, je rêverais qu'elles forment comme une vie des saints, un imagier ou un herbier. Une boîte d'amorces.

Ce mot mérite qu'on s'y arrête. « Amorce » : cette petite charge de poudre dont l'explosion fera sauter la grande. Ou cette pincée grise tirée d'une boîte cylindrique et répandue à la surface de la rivière, pincée dont on s'étonne qu'une truite s'y laisse encore prendre, vienne pour elle mourir au bout de l'hameçon comme certains trouvent encore le moyen de jouer, et de perdre, au bonneteau. Crédulité des truites. Amorce encore, ce biseau de pellicule voilée que l'on glisse d'un doigt entre les lèvres pincées du projecteur pour qu'il entraîne dans sa course la ronde des photographes - bref ruban aveugle guidant ceux qui y voient jusqu'au faisceau, sous la lentille. Mais « amorce » : ce cercle de plastique au creux de la main, sorte de roue dentée scandée de cupules rouges comme des fourneaux de pipe (parfois, celles-ci se distribuent plutôt de part et d'autre d'une arête centrale, cela dépend du pistolet) ; minuscule couronne dont la

souveraineté s'épuisera dans le tac tac tac tac tac tac qui fait chaque fois sursauter les paupières à moins d'avoir veillé, par précaution, à fermer fort les yeux avant de tirer. Et amorces aussi, ces billes froissées de papier métal lancées dans la travée sous les semelles du maître, pétards également appelés, dans les cours d'école, « bombes algériennes » – selon le même raccourci poignant qui voit parfois l'épouvante ancienne devenir surnom affectueux (« tu es une petite peste ! »), ou les plaies ornements, égratignures pour rire.

Le mot d'amorce nomme ainsi, littéralement, une chose et son contraire : l'indice et la déflagration, la promesse et le claquement sec ; la gravité d'une signification possible, et l'air faraud d'avoir fait se retourner la voisine. La trace discrète d'un avenir dans le présent, et le tapage d'un présent qui dilapide son avenir. Ce pourquoi l'amorce tient de l'enfance, et de la politique. Les brefs textes s'efforcent de suivre cet exemple : à leur tour, ils ne tâchent de suggérer un sens que pour le démentir aussitôt et tenter de le rattraper au vol. Ainsi fait-on lorsqu'ayant cru à tort reconnaître l'autre, mais détrompé par son œil rond, on donne à nos bras grands ouverts l'allure d'un étirement subit, et on déguise en spasme la main qu'on agitait vers lui.

Mathieu Potte-Bonneville



## Pôle Sud

Lorsqu'en 1912, l'expédition Scott atteignit le Pôle Sud, le drapeau d'Amundsen l'avait précédée, fiché tout droit sur le point magnétique comme l'axe d'une mappemonde. Visible, j'imagine, au tout dernier moment, dans des hurlements de neige, alors qu'une moufle impatiente avait commencé, dans l'un des traîneaux de l'arrière, à défaire le paquet oblong contenant le drapeau britannique, le drapeau Scott désormais inutile – pas de drapeau pour les seconds, pas de médaille d'argent dans la conquête des pôles. Sur une photographie, on voit, figure obligée de l'imagerie exploratrice, Scott et son expédition poser devant le drapeau. Mais leurs traits sont tirés, parce que ce drapeau n'est pas le leur, parce que cette victoire est leur défaite, parce qu'ils avaient cru marcher sur un espace vierge et qu'une frontière déjà les attendait.

Il fallut repartir. Amundsen, dans un trait de férocité inouïe, leur avait laissé une lettre, les enjoignant de porter au monde la nouvelle de son exploit, puisque

lui-même pensait s'attarder un peu sur le chemin et qu'ils seraient sans doute revenus avant lui. Sur la route du retour, soufflés par cette lettre, ils y passèrent tous : des kilomètres plus loin, ils en mouraient encore. C'est que, durant l'étape, le bout traînant de ce qui les maintenait en vie s'était, sous l'effet d'un coup de vent, enroulé sur la hampe du drapeau d'Amundsen ; s'éloignant du Pôle, chaque pas les faisait glisser davantage le long de cette corde invisible, et ils finirent par tomber hors de la vie comme une perle se dégage de son fil, de côté, avec un petit bruit sec. Parce que la glace conserve tout, transforme l'histoire en géographie, on les retrouva, morts sur le tracé de cette ligne absente : leurs corps ressemblaient à de petits morceaux de gaine électrique, ou à n'importe quoi de creux et d'induré.

Le tort de Scott, on le sut plus tard, fut de préférer contre l'avis de tous les poneys aux chiens de traîneau : plus robustes, mais moins rapides et résistants, les poneys ralentirent l'aller et transformèrent le retour en désastre. Parce que la glace ne conserve pas les paroles, il reste à imaginer la façon dont, à mesure que la catastrophe devenait patente, on débattit de cette option, on la défendit, on s'y accrocha comme au meilleur choix possible : les poneys, tout de même. Chacun s'imprégna de cette certitude, trouva en sa faveur d'imparables arguments, des raisons décisives, jusqu'à faire lever loin devant le traîneau de tête une seconde colonne de poneys transparents, indestructi-

bles, soutenant de leur pas égal les trébuchements des bêtes et des hommes. La nuit polaire enveloppa l'expédition Scott : mais celle-ci laissa derrière elle, en guise de contribution à l'écosystème et à l'histoire de nos défaites, tout un troupeau fantôme de poneys argumentatifs. Quelques chercheurs racontent que, dans les baraquements de tôle de la Terre Adélie, on entend certains soirs d'insomnie comme un bruit de sabots.

Sinon, vous : ça va ?

## Mondialisation

1. On mesure mal, sans doute, ce que fut pour les Grecs l'épopée d'Alexandre, la monarchie macédonienne qu'elle devait asseoir, les conséquences qu'elle eut pour une démocratie athénienne dès lors réduite à n'être qu'intermittente, fictive, soumise et diminuée. « Une *polis* de théâtre », dit l'historien américain Moses Finley (victime un temps du maccarthysme, celui-là sait de quoi il parle). Alexandre avait repoussé les limites du monde, et les Grecs lui prêtaient un empire s'étendant jusqu'à l'Occident, où le Soleil se couche dans une source bouillante ; de ces limites, pourtant, Athènes tirait jusque là sa fierté ambiguë, et Platon déjà haïssait la mer. Leur disparition fut d'ailleurs plus qu'affaire de défaites maritimes : ce fut un raz-de marée. En distendant la carte des terres hellénisées, Alexandre restreignit d'autant ce que chaque cité pouvait pour elle-même : aux puissants, il ne laissa que les atours de la puissance, figés dans une

neutralité servile ; aux riches, il offrit un recours aisé contre les soubresauts du peuple, et la bénévolence qu'ont en ces affaires les grandes puissances. Aux égaux, le Macédonien soumit l'énigme d'une égalité humaine dont l'extension, si large qu'elle couvrait maintenant le monde lui-même, était en proportion inverse de la liberté politique, de ce partage de la loi que les Grecs nommaient *isonomie*, et en lequel il était chaque jour un peu plus difficile de se reconnaître. Plus tard, il y eut la conquête romaine, et c'est une autre histoire.

2. Je lis, dans un ouvrage de philosophie fort sérieux et technique, le genre de livre dont le lyrisme est étroitement mesuré aux notes de bas de page, ces phrases : « *Pour le citoyen libre des petites cités helléniques jalouses de leur indépendance, rien n'était plus constant que l'horreur de la tyrannie : et voici qu'on obéit à des tyrans et que, peu à peu, par l'effet de la lente dissolution morale qu'engendre la tyrannie, on s'accoutume à cette obéissance (...)* Pour l'artisan d'Athènes, rien n'était mieux assuré que le sentiment de la supériorité du Grec sur le Barbare : et voici que Grecs et Barbares ne devaient plus former qu'un même peuple, respirant le même air, jouissant du même soleil, participant à une même famille unique qui comprendrait tous les hommes ». Et l'auteur de conclure : « *la morgue grecque s'était éteinte en même temps que la liberté* ». Ambiguïté, donc, de cette expérience-là.

3. Cette histoire est connue : on la nomme d'habitude « le déclin des Cités-États ». On lui associe la manière dont, chez les philosophes de ce temps, s'emboîtaient diversement le souci de soi et celui de l'universel. Au Jardin, l'exigence du retrait, la maxime « cache ta vie », mais l'éloge aussi (si difficile à concilier avec l'hédonisme d'Epicure qu'il divise encore les bons spécialistes) d'une amitié que l'utilité ne circonscrit pas tout entière ; amitié qui, correctement comprise, pourrait bien s'étendre de proche en proche jusqu'aux lointains. Au Portique, l'exhortation inverse à remplir son office, à jouer son rôle d'intermédiaire dans les rouages du pouvoir ; mais l'insistance mise à ménager, entre ces rouages mêmes, l'intervalle de soi à soi permettant au sage stoïcien de placer, toujours, son âme en forteresse.

Ceux-là se voulurent citoyens du monde, lorsque la citoyenneté même s'esquivaît sous leurs pas. C'est peut-être pourquoi, sous le maillage serré que tissent la philanthropie des premiers, le cosmopolitisme des seconds ; sous les hypothèses croisées d'une vie à la marge ou dans les interstices, entre le mur et l'affiche, une question reste ouverte, un vertige où nous reconnaissons quelque chose du nôtre. Comme un doute et une faim, quant à la possibilité d'être encore *du monde*.

4. On pouvait lire, un peu plus récemment, c'était écrit très gros, en couverture d'un Autre journal, au seuil de la Guerre du Golfe : « *Qu'est-ce qui unit une femme, un enfant, un homme ? Qu'est-ce qui unit un Tibétain,*

*un Kurde, un Arménien ? Qu'est-ce qui unit un Palestinien, un Israélien ? Qu'est-ce qui unit un Anglais, un Italien, un Allemand, un Français ? Le fait d'être un être humain. Qu'est-ce qu'un être humain en janvier 1991 ? Qu'est-ce qui le lie à chaque être humain ? L'impossibilité absolue de jouer un rôle quelconque ; d'infléchir son propre destin ; de sauver l'eau, le ciel, la forêt ; de protéger les animaux ; de veiller sur celles et ceux qu'on aime. »*

À retranscrire ici ces phrases urgentes, avec la peur de l'ironie me vient encore l'idée que toute possibilité politique devrait être aujourd'hui mesurée, pas contredite ou découragée, au contraire, mais *mesurée* à cette impossibilité-là : à ce qu'elle dessine de partage sous l'inflexibilité, à ce qu'elle engage de pensée et d'action dans le mouvement même où elle fait briller, d'un dernier éclat et d'autant plus durement, nos identités et nos limites anciennes.

## Nelly

« Allez-vous en les affreux  
*Allez-vous en les affreux*  
Les affreux à la langue pendante  
*Les affreux à la langue pendante*  
Les affreux aux yeux protubérants  
*Les affreux aux yeux protubérants.* »  
Rituel kwakiutl

Le lecteur des *Hauts de Hurlevent* peut bien se perdre dans les généalogies, confondre à l'occasion Catherine-la-mère et Catherine-la-fille, se voir contraint de revenir quelques pages en arrière pour ressaisir le nom d'un personnage fugace (une Isabelle, une Zillah) : mais il connaît Heathcliff, et il connaît Nelly. Devant le premier, il tremble : devant les puissances amORALES de l'amour et de la vengeance qui montent en lui depuis la terre, depuis le monde ; devant sa manière, d'un même trait, d'être brisé par sa passion incestueuse pour sa presque-sœur Catherine et de briser,



dans un mélange d'acharnement et d'inadvertance, l'ordre d'une famille qui le réproouve. Mais devant la seconde, devant Nelly, le lecteur tremble d'un autre frisson : il la hait comme son ombre, sachant bien la vanité trouble d'une telle haine, mais incapable d'y renoncer. Conscient que sans elle, messagère des amants qui mange les messages, narratrice après-coup de leur drame, l'histoire n'advierait pas, il ne peut pourtant se résoudre à voir en Nelly une émissaire du destin – la bonne servante n'a pas cette hauteur et les désastres qu'elle engendre, d'advenir à travers elle, sont sans grandeur. Ils laissent battante, du coup, l'hypothèse d'une autre histoire, d'une autre issue ; ils laissent le lecteur inconsolé.

Nelly a un nom, Ellen Dean ; Heathcliff, lui, n'a même pas de prénom. Pour lui, le sobriquet est à la fois stigmate et arme : il vient d'ailleurs et dès son arrivée, recueilli par le père, il parle en bohémien « un baragouin que personne ne peut comprendre ». Il ne sera jamais de la famille ; mais désigné d'un mot, il n'existera que d'un bloc, exposé tout entier aux forces qui hurlent en lui, qui *sont* lui, sans distance. Pour elle au contraire, le diminutif est à la fois indice d'une tendre familiarité (elle est d'ici) et mesure d'un écart ; écart par lequel elle trouve à se retrancher, toujours, derrière son envahissante bienveillance, à disparaître sous sa bonté (« *Mrs. Dean, la Providence du lieu* »). Ecart qui ne semble pas, pourtant, être délibéré, mais forme en elle comme une seconde nature. Une chose

frappe : entre Nelly qui, le drame clos, raconte au voyageur la triste histoire de la famille, et Nelly qui s'agite au cœur de l'intrigue, nulle communication, mais un dédoublement rigoureux : la première omet ce qu'a fait la seconde et déplore seulement, comme autant d'accidents, les résultats de ses propres menées. Ainsi semble-t-elle toujours suivre, le mouchoir à la main mais la morale sévère, les tragédies qu'elle habite pourtant, qu'elle anticipe, précède, provoque.

Car Nelly est, dans tout le roman, un curieux mélange de paralysie et d'initiative. L'impuissance est son lot, au moins lorsqu'elle raconte : il était écrit qu'entre Heathcliff et Catherine, le drame surviendrait ; elle ne peut résister à ce qu'elle perçoit et présente comme leur implacable chute : « *il me semblait que Dieu avait abandonné la brebis égarée à ses coupables errements, et une bête diabolique grondait entre elle et le troupeau, attendant son moment pour bondir et l'engloutir* ». Nelly, à ce moment, regarde. Mais dans le même temps, elle ne cesse d'agir, et déploie une rare spontanéité dans le mensonge, le faux-pas, la trahison ou le retard. « *Êtes-vous seule, Nelly ? – Oui, mademoiselle* ». Elle ne l'est pas. Heathcliff est avec elle et entendra, caché, Catherine murmurer qu'en s'unissant à lui, elle se dégraderait. Il sortira sans entendre la suite, sans entendre Catherine affirmer la nécessité de leur amour : Nelly, à ce moment, ne le retiendra pas. Plus tard, Catherine mourra de consommation, Heathcliff sera dans le jardin, attendant parce que

Nelly lui a dit qu'elle allait mieux, elle se repose, revenez demain, je vous donnerai des nouvelles. Car Nelly veut bien faire : cela ne saurait être mis en question, et elle-même d'ailleurs n'en parle jamais.

On dira que l'enfer est pavé, etc. On s'étonnera de ce qu'Emily Brontë, au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, ait donné au destin le visage et les gestes d'une servante de comédie, et créé cet hybride de Dorine et d'Erinye, dont les joueuses manigances deviennent l'instrument du plus dur châtement. L'essentiel est ailleurs. L'essentiel est qu'en ces mêmes années où Hegel consacrait, pour deux siècles, le travail du négatif, chantant ses pouvoirs de médiation dans la verticalité de l'histoire, entre les pères et les fils, Emily Brontë traçait un autre tableau, promis peut-être à devenir le nôtre. Tableau où la liaison des frères et des sœurs (autre espace, autre inceste) se voit comme minée et conduite au pire par une sorte de *travail du positif*; où les gestes qui sauvent tuent; où les angles se cassent en éclats tranchants d'avoir été trop arrondis, et sans leur accord, et n'importe comment. Tableau où règne en maître, non plus la médiation, la crise salutaire et accoucheuse du monde nouveau, mais le mouvement inverse : celui, terriblement doux, attentif, jouant au proche et mortifère, de la remédiation généralisée. Nelly.

## Un cheval

Les faits, rien que les faits.

1. *3 janvier 1889, Turin.* Le philosophe et poète allemand Friedrich Nietzsche est debout, au beau milieu de la chaussée (il va tomber, tout à l'heure, « comme une masse »). Ses yeux sont ailleurs – il pleure – les carrioles font de lourdes embardées pour l'éviter, cependant qu'il embrasse et couvre de larmes la tête d'un cheval de trait, sous le regard stupéfait du cocher dont le fouet reste suspendu. De ce geste, Nietzsche ne dira rien, il ne dira d'ailleurs plus rien, dix ans durant, jusqu'à sa mort en 1900, au tournant de l'avant-dernier siècle. (Noter cela : nous sommes désormais des gens du siècle dernier). Si, tout de même : parmi les éclats recensés par quelque infirmier scrupuleux, dans son journal d'asile et entre deux longues pages de catatonie, on trouve cette phrase étrange : « *Je ne sème plus les chevaux* ».

Nous n'avons pas d'indication sur la robe du cheval. Nous ne savons pas qui, de lui ou de Nietzsche, bénissait, pleurait l'autre.

2. *Février-avril 1908, Vienne.* Un petit garçon de cinq ans développe une étrange inquiétude à l'endroit des chevaux, singulièrement de ceux, nombreux, qui montent et descendent la rampe de chargement de l'entrepôt d'en face, tirant des voitures de déménagement. Peur, surtout des chevaux blancs. Peur qu'ils mordent. Peur qu'ils tombent – un jour, explique-t-il, un cheval est tombé, entraînant l'omnibus ; battu par son cocher, il a fait du charivari avec ses jambes. Le petit garçon ne veut plus sortir de chez lui. Un ami de la famille, secourable, donnera une certaine postérité à cette mince angoisse, à cette peur d'enfant. Il en tirera, via une série d'analogies, son analyse de la phobie, rebaptisant le petit garçon « Hans » et affirmant que, somme toute, « *l'angoisse n'avait originellement rien à voir avec les chevaux* ». Possible. Nous conserverons pourtant, de sa main, un portrait un peu tremblé de l'animal (*Cinq psychanalyses*, page 126, figure 4). On y voit l'œil, le mors, les lanières rapidement crayonnées. Dans le texte de Freud, le dessin fait comme un scrupule.

3. *Décembre 1911-janvier 1912, Munich.* Un groupe de peintres se réunit à l'enseigne du Cavalier bleu. Un artiste de cinquante ans bientôt impose le titre, et le motif – ou ce dernier s'impose à lui ? Après tout, quelque chose dut le décider à venir si tard à la peinture. À bien y regarder, un petit cheval bleu traverse effectivement les toiles, parfois en bas, à droite ; derrière lui, les couleurs éclatent, se fragmentent en étin-

celles. Les moyens d'enregistrement étaient alors rudimentaires : les toiles de Kandinsky sont l'unique témoignage de ce bruit de sabots. Seule certitude, le petit cheval bleu fait du charivari avec ses jambes. Peut-être qu'il tombe ?

4. 27 mai 1914, Prague. L'écrivain tchèque Franz Kafka note dans son journal : « *Le cheval blanc m'est apparu pour la première fois hier avant de m'endormir. J'ai l'impression qu'il est d'abord sorti de ma tête à ce moment tournée contre le mur, qu'il a sauté au bas du lit par-dessus mon corps et s'est perdu ensuite.* »

Les quelques lignes qui précèdent cette mention ne laissent que peu de doutes sur l'identité du visiteur. « *Le cheval blanc (...) sortit du couloir d'une maison dont la cour était occupée par les vastes entrepôts d'une entreprise de camionnage* » ; il « *fit jaillir quelques étincelles sur le pavé, fut un instant bien près de tomber* » ; « *un cocher lui donna un coup de fouet au passage* », un agent « *le maintint pendant quelques instants au milieu de la chaussée* ». Rien n'indique que Kafka ait, à ce moment, eu connaissance des faits mentionnés plus haut : le camionnage, le fouet, la chute, les étincelles se retrouvent pourtant dans cette brève page. Au milieu de la rue et dans le court instant, la tête contre le mur, qui précède les rêves.

Il y eut peut-être d'autres apparitions, perdues pour nous dans le murmure, effacées par l'anonymat des

témoins. Restent, traces d'un autre siècle et qui disparaissent vite, une folie, une phobie, une tache de blanc ou de bleu, une insomnie. Reste la régularité qui les scande, la géographie qu'elles dessinent ensemble, la saison qui leur fut propice – fin d'hiver, entre janvier et mai. Au moment où le cheval-vapeur allait supplanter l'autre, vider les écuries, laisser retomber sur des flancs inutiles le mors et les lanières dont Hans avait si peur ; au moment où l'on allait inventer d'autres bâts, d'autres fouets, Turin, Vienne, Munich, Prague, un dernier animal semble avoir parcouru son enclos, fui l'entrepôt, trébuché dans la rue. Moins qu'un cheval, peut-être : l'hypothèse d'un cheval.

5. (?) D'après les informations dont nous disposons, c'est à pied que le philosophe allemand Walter Benjamin traversa les Pyrénées un jour de 1940, serrant ses écrits sous le bras dans une petite sacoche désormais perdue. C'est par le train qu'il comptait rejoindre Lisbonne et fuir, si les difficultés qui lui furent faites ne l'avaient contraint au suicide. La marche, le chemin de fer : le temps des chevaux était alors fini, tombé depuis longtemps de l'autre côté de son enfance berlinoise. 26 septembre, c'était déjà l'automne.

## Schistes

Le problème, c'est que je ne parviens pas à décider s'il y a là, ou non, une bonne nouvelle.

La faune de Burgess, ainsi nommée d'après l'à-pic qui la surplombe et la contient, dont les pentes effritées la lèvent très haut contre le ciel de Colombie Britannique (elle qui dut plutôt être terreuse, faune de mares et de talus, cliquetant, respirant sous les pierres), la faune de Burgess donc est connue, palpée, décrite depuis 1909 : avec des effleurements, des carnets de croquis et de petits pinceaux, j'imagine. Avec la pulpe prudente des doigts pour en éprouver les striures, le bombé, avec la pointe d'un crayon gris taillé très fin et des lumières rasantes pour faire voir, en allongeant l'ombre portée de telle arête de schiste, ce qui fut mâchoire, annelure, sclérite, appendice préhenseur, pince, armure, béquille, ou au contraire nageoire, corolle, frise, trompe, tige flexible, bouche circulaire, branchie. Un monde de frôlements et de dévorations (*anomalocaris*, qui nageait et pouvait faire jusqu'à un mètre, dut être selon l'expression consacrée « la terreur cambrienne »), mais figé, à flanc de montagne.



Ce sont là des fossiles, exceptionnels à plusieurs titres. D'abord parce qu'une coulée de boue, où s'origine toujours le schiste, dut cette fois les enfouir si vite qu'elle arrêta la décomposition et le travail des nécrophages, conservant les parties aisément corruptibles, permettant d'observer, outre les bêtes carapaçonnées, au moins 87 genres d'organismes à corps mou, et jusque dans leurs détails les plus fragiles – par exemple les cinq yeux sur la tête d'*opabina*, tête que prolongeait une trompe frontale, elle-même terminée par une pince dentée. Cinq yeux, cela n'est pas fréquent, ni ce style de trompe. Or voici le point : la faune de Burgess, brusquement apparue voici 528 millions d'années, disparue à peine 18 millions d'années plus tard, introduit dans ce que l'on savait jusque là de l'évolution du vivant un invraisemblable dispar, un désordre qui est prolifération d'ordres. Un tel excès de formes empêcha d'ailleurs longtemps la juste évaluation de cette faune. En bonne logique darwinienne, on essaya jusqu'aux années soixante d'y reconnaître, par rétrospection, les formes plus frustes (puisqu'antérieures) de descendants actuels, héritiers dont la sélection naturelle aurait du accroître la complication sans modifier pourtant la disposition fondamentale, le plan anatomique, ce que l'on nomme le *phylum*. On essaya – on n'y parvint pas.

On dut alors admettre que *dinomischus*, animal juché sur une tige évoquant la pâquerette mais doté, au fond du calice, d'une bouche et d'un anus, ou *hallucigenia*,

ses sept paires de pattes et ses sept paires d'épines, constituaient bien d'autres *phyla*, non espèces le long d'embranchements connus mais autres branches sans descendance, autres plans griffonnés à même le vivant et aussi vite abandonnés. Ainsi connaissions-nous, par exemple, quatre types d'arthropodes : les trilobites (disparus), les crustacés, les chélicérates (araignées, scorpions) et les uniramés (autrement dit : tous les insectes). La faune de Burgess en révèle vingt de plus, pris dans des cuirasses compliquées, que leur distribution anatomique interdit de réduire aux autres et qui n'ont pas survécu. Quarante formes, entièrement hétérogènes aux taxinomies existantes, attendent encore d'être situées ; la paléontologie, qui parle volontiers latin, a pour elles un nom splendide : ce sont des *problematica*.

Aussi la science du vivant est-elle aujourd'hui confrontée au souci de réinscrire l'ancienne perspective, linéaire, procédant du simple au complexe et valide pour les temps courts, dans le cadre plus large d'une logique explosive-restrictive : dynamisme où apparaissent d'abord, et sur quelques secondes de l'histoire de la vie (10h37, sur une horloge qui sonnerait aujourd'hui les douze coups de minuit) une grande dépense de formes, à chaque espèce son schéma ; expériences qui pourtant s'éteindront aussi vite, ne laissant subsister que deux ou trois plans d'organisation stéréotypés, repris par la totalité des organismes ultérieurs. Appauvrissement brutal des genres, dont

## AMORCES

procède la diversité des espèces : nous sortons d'une décimation et, depuis le Cambrien, aucun embranchement ne s'est plus inventé. En bref, là où Darwin dressait le tableau d'une expansion continuée, il nous faut reconnaître, sur le fond d'une vie en excès et après un combat très bref, la victoire de la variation sur la disparité.

Le problème, c'est que je ne parviens pas à décider s'il y a là, ou non, une bonne nouvelle.